

semblé pour aller porter à Vienne le décret de nomination, et inviter le vicair de l'Empire à se rendre à Francfort.

Les attributions de ce pouvoir sont ainsi réglées par un décret de l'Assemblée en date du 26 juin :

1° Jusqu'à la création définitive du pouvoir gouvernemental pour l'Allemagne, il sera nommé un pouvoir central provisoire pour toutes les affaires communes de la nation allemande.

2° Il devra exercer le pouvoir exécutif dans toutes les affaires qui concernent la sécurité et la prospérité générale de l'État fédéral allemand. Avoir la direction supérieure de toute la force armée et en nommer le généralissime. Pourvoir à la représentation internationale et politico-commerciale de l'Allemagne, et à cet effet, nommer des envoyés et des consuls.

3° Le pouvoir central ne concourra pas à l'œuvre de la constitution.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 4 AOUT 1848.

L'OREGON.

(Voir les Mélanges du 14 janvier et du 1 août.)

Les lecteurs ayant une idée générale de ce qui s'est passé dans l'Orégon, par l'analyse déjà publiée, nous allons reproduire, autant que possible textuellement, les lettres de M. J. B. Brouillet, Vicair général du diocèse de Walla-Walla. Ces lettres contiennent une relation suivie des événements.

Fort de Walla-Walla, 3 mars 1848.

Cher Monsieur,

Nous arrivâmes enfin au fort de Walla-Walla, terme de notre voyage, le 4 octobre dernier, sans accidents notables, en ayant été quittes pour la perte de deux paires de nos bœufs de travail et de quelques articles de peu valeur que nous fûmes obligés de laisser en chemin, à cause de l'épuisement de nos animaux. Nous eûmes à bénir la Providence de n'avoir pas souffert davantage, quand nous voyions un si grand nombre de familles dans l'état le plus déplorable, une partie de leurs animaux hors d'état de traîner leurs fardeaux et par suite bon nombre de voyageurs ayant été dans la nécessité de jeter en route bagage, provisions, ustensiles de cuisine, articles de toute espèce et finalement de laisser leurs wagons. Je suis persuadé qu'il est resté au moins une centaine de wagons le long de la route, sur 950 à 1000 qui sont partis des Etats-Unis. Ajoutez à cela la maladie qui a affligé les familles, tout le long du voyage, et a emporté un grand nombre de personnes. Sur les 13 wagons qui ont composé, pendant quelque temps, notre compagnie, il est mort au-delà de 15 personnes, et dans d'autres compagnies ça été pis encore. Figurez-vous au milieu de tout cela l'ennui, l'inquiétude, le découragement de toutes ces familles dans un désert immense, laissées à leurs propres ressources, sans espoir de secours étranger, n'ayant pour toute fortune, une bonne partie d'entr'elles, que leurs provisions de voyage, leurs wagons et leurs animaux qu'elles étaient obligées de laisser en route, et vous aurez une idée de la misère de ces familles. Pour nous, nous en avons été quittes pour la faible perte dont je vous ai parlé, un peu de fatigue à laquelle nous nous fûmes bientôt accoutumés, une maladie de quelques jours et l'ennui d'un lent voyage. J'ai écrit trois lettres au Canada, une à Monseigneur Prince, datée de la fourche au chevreuil sur la Platte, deux datées de Fort Hall, dont l'une à M. Hotte curé de St. Jean-Baptiste et l'autre à mon père : ces lettres donnaient une petite idée de notre manière de voyager et du pays que nous traversions ; je ne suis pas si elles sont parvenues à leurs adresses. (1)

Monseigneur s'était séparé de nous à Fort Hall, prenant les devants avec le Père Ricard, le Frère Blanchet et M. Rousseau, afin de choisir de sûrs lieux convenables pour les missions, et ils arrivèrent longtemps avant nous à Walla-Walla. Le Père Ricard fixa son établissement au nord de la Colombie sur la Rivière Yakimas, et Monseigneur se décida à faire le sien chez les Cayouses, au pied des montagnes bleues, au sud de la Colombie.

En arrivant à Walla-Walla, M. Rousseau et le Frère Blanchet descendirent au Wallamet d'où ils remontèrent aussitôt, avec toutes les provisions qu'il nous fallait pour l'hiver.

Pendant notre séjour au fort Walla-Walla nous eûmes l'avantage de voir une partie des révérends Pères Jésuites et d'avoir de leurs propres bouches des renseignements bien consolans sur leurs diverses missions : elles donnent partout de grandes espérances.

Je fus bien surpris de voir arriver à Walla-Walla, le 29 octobre, deux de mes paroissiens de l'Acadie.

Dites bien à nos Canadiens de ne pas penser à l'Orégon ; il n'y a pas d'avantages pour eux à y espérer de longtemps.

L'automne et l'hiver ont été très-funestes aux Sauvages. On nous écrit qu'un tiers de la population sauvage du Wallamet a succombé. Les Spokane ont perdu de 60 à 70 personnes, en peu de jours. Les Sauvages de la Nouvelle-Calédonie ont souffert beaucoup de la maladie et se trouvent, dans ce moment, exposés à la famine, pour n'avoir pu, par suite de la maladie, profiter de la pêche. Les Wallas-Wallas, les Cayouses, les Serpens et les autres tribus environnantes ne furent pas épargnées plus que les autres. Cette maladie a donné occasion aux Cayouses de se porter à des actes de barbarie tels qu'il s'en rencontre rarement, même chez les Sauvages les plus féroces. C'est par cela qu'ils ont attiré l'armée américaine sur leurs bras, et qu'ils se trouvent aujourd'hui enveloppés dans une guerre qui ne finira peut-être qu'avec leur entière destruction.

(1) Ces lettres, ainsi qu'une autre de Mgr. Blanchet, écrite du mois d'octobre, ne sont pas parvenues à leurs adresses.

Cette conduite des Cayouses, au moment où nous allions nous établir chez eux, a fait naître chez les Américains plus d'un soupçon contre les missionnaires et surtout contre moi, qui me suis trouvé dans des circonstances bien délicates. Le Colonel Gilliam, commandant l'armée américaine, m'a prié de lui adresser une relation de tous les événements parvenus à ma connaissance, afin, me dit-il, qu'il la lise à son armée et qu'il puisse lui faire connaître la vérité. Je vous envoie une copie de cette relation qui vous mettra au courant des affaires, et vous fera comprendre notre situation.

Fort Walla Walla, le 2 mars 1848. AV COLONEL GILLIAM.

Monsieur,

J'ai l'honneur de répondre à la demande que vous avez en l'obligeance de me faire, ces jours derniers. C'est une douce satisfaction pour moi de pouvoir vous obliger en vous donnant une relation détaillée de tous les faits relatifs au terrible événement du 29 novembre, parvenus à ma connaissance.

Vous savez que huit missionnaires catholiques, à la tête desquels était Monseigneur Blanchet, évêque de Walla-Walla, arrivèrent au Fort Walla Walla au commencement de l'automne dernier avec l'intention de se consacrer à l'instruction des diverses tribus sauvages de cette partie de l'Orégon. Les uns se fixèrent au nord de la Colombie, et il fut décidé qu'une partie des autres passerait l'hiver chez les Cayouses, au camp du jeune chef parce que ce chef n'avait cessé depuis plusieurs années de demander des prêtres et qu'il avait une maison à leur disposition. Mais quand nous arrivâmes au fort il était à la chasse, et il ne revint que tard dans l'automne, ce qui nous remit au 27 novembre à commencer notre mission. Pendant cet intervalle nous restâmes au fort, où nous eûmes à nous féliciter de la généreuse hospitalité des Messieurs de l'honorable compagnie de la Baie-d'Hudson.

Pendant notre séjour au fort, nous vîmes plusieurs fois le docteur Whitman ; et quoique tout d'abord il nous parût fort opposé, disant franchement à Monseigneur qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour lui nuire dans l'esprit des Sauvages, cependant il parut peu à peu nous regarder d'un meilleur œil, et lorsque le soin de la mission me fut dévolu, je nourrisseis l'espoir de vivre en bons termes avec le docteur. La veille de notre départ du fort pour la rivière Umatilla, nous dinâmes avec M. Spolding et M. Rodgers, et je vous avoue que ce fut une véritable jouissance pour moi que d'avoir pu faire leur connaissance. Je conçus alors plus que jamais l'espoir de vivre en paix avec tous ces messieurs ; ce qui s'accordait parfaitement avec mes desirs ; car ceux qui me connaissent, savent que je n'ai rien de plus à cœur que de vivre en paix avec tout le monde, et que, exempt de préjugés, je vois également bien les membres de toutes les dénominations religieuses, toujours disposés à me rendre utile à tous, quelque nom qu'ils portent.

Le samedi, 27 novembre, je quittai le fort en compagnie de Monseigneur et son secrétaire, pour ma mission sur la rivière Umatilla, à 25 milles de l'établissement du docteur. A peine fûmes-nous arrivés que, le soir même, ayant été appelé pour visiter un malade, j'appris que le docteur et M. Spolding étaient en route pour ma mission, le docteur ayant été demandé pour les malades. Le lendemain, dimanche, nous eûmes la visite du docteur, qui ne resta que quelques instans à la maison, et nous partit fort agité. En partant, il me pria de ne pas manquer de le visiter, quand je passerais chez lui ; je le lui promis cordialement. Le lundi 29, M. Spolding prit le souper avec nous, et parut bien gai. Pendant la conversation, il nous dit que le docteur était inquiet ; que la maladie méconnaissait les Sauvages contre lui ; et que même on l'avait averti que le meurtrier (c'est le nom d'un Sauvage) voulait le tuer. Cependant il n'avait pas l'air d'y croire, et ne soupçonnait pas plus que nous ce qui venait d'arriver à la mission du docteur.

Ayant su du docteur et de M. Spolding qu'il y avait beaucoup de Sauvages malades à Wallatou (mission du docteur) et qu'il en mourait un grand nombre, je me décidai, après avoir préalablement visité et baptisé les malades de notre camp, à visiter et baptiser ceux du camp du docteur que je pouvais préparer. Je partis, le mardi 30, dans l'après-midi et j'arrivai au camp entre 7 à 8 heures du soir. On peut facilement concevoir la surprise et la consternation où je me trouvai, lorsqu'en mettant le pied à terre, la première chose que j'appris c'est que les Sauvages avaient la veille, massacré le docteur, sa dame et la plupart des Américains de l'établissement ! Je passai la nuit sans clore l'œil ; le lendemain, de grand matin, je baptisai trois enfans malades, et m'empressai d'aller visiter les veuves et les orphelins pour leur offrir toute l'assistance en mon pouvoir. Je trouvai 5 à 6 veuves avec trente et quelques enfans dans une désolation impossible à décrire. Ils venaient de perdre les uns leurs époux, les autres leurs pères qu'on avait massacrés sous leurs yeux, et ils s'attendaient à voir d'un instant à l'autre un semblable malheur fondre sur eux-mêmes. La vue de ces personnes m'arracha des larmes qu'il me fallut pourtant soigneusement cacher ; car j'étais en compagnie des meurtriers, qui m'escortèrent une partie de la journée, et surveillaient mes démarches ; un intérêt trop marqué pour ces personnes pouvait causer ma perte et la leur ; elles me prièrent d'y faire attention. Après les premiers saluts et les paroles qui peuvent s'échanger en pareille circonstance, je m'informai des victimes infirmités et demandai ce qu'on en avait fait. On me dit qu'elles étaient encore sans sépulture. Un Canadien qui était au service du docteur et que les Sauvages avaient épargné, était occupé à les laver et voulait les inhumer ; mais étant seul, il lui était impossible de réussir. Je me décidai à lui aider moi-même et à rendre à ces malheureuses victimes de la barbarie le seul et dernier service qu'il me fut possible de leur rendre. Quel spectacle se présente alors à ma vue ! Dix cadavres gisant de côté et d'autre, ensanglantés et portant les marques de la cruauté la plus atroce ; les uns percés de balles, les autres plus ou moins mutilés par les coups de hache qu'on leur avait portés. Le docteur avait reçu trois coups de hache dans le visage ; deux ou trois avaient le crâne fracassé, et la cervelle s'en échappait.

C'est le 29 novembre, le lundi, entre 2 à 3 heures de l'après-midi, pendant que tout le monde chez le docteur était occupé, que les Sauvages, avec leurs armes cachées sous leurs couvertes, s'étaient introduits furtivement et avaient dans l'instant exécuté leur horrible boucherie. Trois à quatre Américains seulement étaient parvenus à s'échapper.

Les ravages que la maladie faisait au milieu d'eux et la conviction qu'un médis du nom de Joseph Lewis, au service du docteur, avait su fixer dans leur esprit, que le docteur les empoisonnait, furent les seuls motifs qui me parurent avoir porté les Cayouses à cet acte d'atrocité. Ce médis avait forgé une conversation qu'il disait avoir été tenue par le docteur, sa dame, et M. Spolding, dans laquelle il leur fut dit que qu'il fallait se hâter de faire mourir les Sauvages,

afin d'avoir leurs chevaux et leurs terres. Si vous ne tuez le docteur, ajoutait-il lui-même, vous serez tous morts au printemps. Il paraît que ce médis avait été porté à cela par vengeance contre le docteur ; lui ayant fait prononcer des remèdes et le voyant manger indistinctement toute sorte de vivres et en trop grande abondance, l'avait repris fortement et l'avait réglé lui-même pendant quelques jours.

Je vous avoue, monsieur, que pendant les quelques heures que je passai à ensevelir les victimes et à leur donner la sépulture je n'étais pas très-rassuré ; obligé d'aller et là au milieu d'assassins qui avaient les mains encore teintes de sang, et qui semblaient par leurs figures, leur contenance et les armes dont ils étaient munis, annoncer qu'ils n'étaient pas encore rassasiés de sang. Tout en paraissant faire bonne contenance, je jetai plus d'un coup d'œil de côté et derrière moi sur les couteaux, les pistolets et les fusils, pour m'assurer si quelques-uns ne se dirigeraient pas vers moi.

Les corps furent tous déposés dans une fosse commune qui avait été creusée la veille, et avant que je partisse ils avaient été recouverts de terre ; j'ai appris depuis, que cette fosse n'ayant pas été entourée assez tôt, les loups en avaient dérangé la terre et avaient dévoré quelques uns des cadavres.

Je me hâtai de terminer les sépultures, afin de retourner sans délai à ma mission, pour avertir M. Spolding du danger qui le menaçait. Je craignais qu'il ne vint, ce jour-là, et je voulais le rencontrer à temps pour lui donner la chance de s'échapper. Je le répétai plusieurs fois aux veuves et leur exprimai le désir que j'avais de le sauver. Je ne pus cependant partir que vers deux heures de l'après-midi. Avant de quitter les veuves et les enfans, je m'adressai au fils de Tylokaïte (un des meurtriers) qui semblait tenir la place de son père (le chef de la place) et dirigeai tout, et je lui demandai de me promettre qu'on ne leur ferait aucun mal et qu'on en prendrait un grand soin. Dis à ces personnes, me répondit-il, qu'elles ne craignent rien. Je te promets qu'il ne leur sera fait aucun mal et qu'elles seront bien traitées. Je pris donc congé d'elles, en m'efforçant de les rassurer, quoique je ne fusse pas exempt moi-même de toute crainte sur leur sort.

Comme je quittais la maison du docteur, je m'aperçus que le fils de Tylokaïte me suivait, en compagnie de mon interprète. Je ne soupçonnais pas son intention. Je crus d'abord qu'il venait à la rivière pour indiquer quelque nouvel endroit pour traverser ; mais, lorsqu'après avoir traversé la rivière je m'aperçus qu'il continuait à nous accompagner, je commençai à m'inquiéter et à craindre fortement pour M. Spolding. Je savais qu'on en voulait à tous les Américains, et on avait l'air d'être beaucoup plus acharné contre M. Spolding, que contre tout autre. Mais que faire ? Je n'y pouvais pas remédier ; je remis le tout à la Providence. Heureusement, peu de minutes après la traversée de la rivière, l'interprète demanda au fils de Tylokaïte de fumer. On prépara le calumet ; mais quand vint le moment de l'allumer, on a rien pu faire du tout. Tu as ton pistolet, lui dit l'interprète ; décharge le et fais-nous du feu. Le fils de Tylokaïte décharge son pistolet, le charge et le décharge encore pour avoir du feu pour le calumet ; et s'occupant ensuite à fumer, il ne pense pas à recharger de nouveau son arme. Tout au plus sept à dix minutes après, pendant que tous deux fumaient encore je vis venir à ma rencontre M. Spolding au grand galop. Dans un instant il était auprès de moi me serrant la main et me demandant des nouvelles. Avez-vous été chez le docteur, me demanda-t-il ? Oui, lui répondis-je. Quelles nouvelles ? De mauvaises. Y a-t-il quelqu'un de mort ?—Oui. —Qui est-ce qui est mort ? Est-ce quelqu'un des enfans du docteur ? (Il en avait laissé deux bien malades). —Non. —Qui donc est mort ?—Shésite un peu à lui répondre. Attendez un instant, lui dis-je, je ne puis pas vous répondre maintenant. Pendant que M. Spolding me faisait toutes ces questions, j'avais parlé à mon interprète et lui avais dit de demander au fils de Tylokaïte de ne pas tuer M. Spolding ; que c'était une grâce que je lui demandais avec les plus vives instances, et que j'espérais qu'il ne me refuserait pas. J'attendais sa réponse ; je craignais qu'en avertissant de suite M. Spolding, il ne fit quelque mouvement de nature à me compromettre auprès du Sauvage, sans se sauver lui-même ; car la moindre tentative de fuite, en ce moment, aurait assuré sa perte, peut-être la mienne.

Le fils de Tylokaïte, après avoir hésité quelques moments, me répondit qu'il ne peut vendre sur lui de sauver la vie de M. Spolding, mais qu'il va aller voir les autres jeunes gens et prendre leur avis ; et il retourna à l'instant vers son camp. Je profite de son absence pour satisfaire l'anxiété de M. Spolding. Je le mets au courant de tout ce qui s'est passé. Le docteur est mort, lui dis-je ; les Sauvages l'ont tué ainsi que sa dame et huit Américains : c'est lundi le 29, qu'ils ont été tués, et je les ai inhumés aujourd'hui, avant de partir. Les Sauvages ont tué le docteur, s'écria M. Spolding !... Mais ils vont me tuer aussi, si je vais au camp ! Je le craignais bien, lui dis-je. Que faut-il donc que je fasse ? Je n'en sais rien ; je vous ai dit ce qui vient d'arriver ; décidez-vous vous-même ce que vous devez faire, je ne vous conseille rien. —Mais pourquoi ce Sauvage est-il retourné ? —Je l'ai supplié de vous laisser la vie, et il m'a répondu qu'il ne pouvait pas prendre sur lui de le faire, mais qu'il allait prendre l'avis des autres jeunes gens ; c'est pour cela qu'il est retourné. M. Spolding paraît effrayé et découragé. —Est-il possible, répète-t-il plusieurs fois ! Ils vont me tuer, c'est sûr ; et il n'en peut venir à aucune décision. —Mais qui est-ce qui a pu porter les Sauvages à faire cela, me demanda-t-il ? Je n'en sais rien ; mais hâtez-vous, lui dis-je, vous n'avez pas de temps à perdre ; si les Sauvages ne consentent pas à vous laisser la vie, ils seront ici, bientôt, nous ne sommes qu'à deux ou trois milles du camp ; décidez-vous. —Mais où aller ? —Je n'en sais rien ; vous connaissez le pays mieux que moi ; tout ce que je sais, c'est qu'on me dit que l'ordre de tuer les Américains est envoyé dans toutes les directions. M. Spolding se décida alors à fuir ; il me demanda si je veux me charger de trois chevaux libres qu'il conduisait devant lui ; je lui dis que non, parce que je craindrais de me compromettre auprès des Sauvages ; mais que si l'interprète voulait s'en charger lui-même, je le lui permettais volontiers ; l'interprète s'en chargea. Je remis à M. Spolding le peu de provisions qui me restaient, et me hâtai de prendre congé de lui, en lui souhaitant de tout mon cœur de s'échapper heureusement, et lui promettant de prier pour lui. En le quittant, j'avais peine à me tenir sur mon cheval ; je tremblais de tous mes membres, tant j'étais effrayé du danger qui me menaçait. Je le laissai avec l'interprète à qui il fit de nouveau plusieurs questions, et qui lui indiqua une route écartée qu'il pouvait suivre plus en sûreté. Voyant M. Spolding toujours occupé à faire de nouvelles questions et hésitant toujours à partir, l'interprète lui dit de se hâter de fuir, et se sépara de lui avant qu'il eût encore pu se décider à s'éloigner de la route.

Il y avait à peine un quart d'heure ou vingt minutes que l'interprète avait quitté M. Spolding, qu'il vint arriver à lui, brida abattu, trois Cayouses armés qui étaient à la poursuite de ce Monsieur. En l'abordant ils paraissent mécontents

de ce que j'ai averti M. Spolding et de ce que je lui ai donné occasion de s'enfuir. Le père devrait se mêler de ce qui le regarde et nous laisser fuir, répétaient-ils avec mauvaise humeur. Ils partent aussitôt, à sa poursuite ; et quelqu'un l'aurait infailliblement rejoint, au bout de quelques heures, si la nuit, venant presque aussitôt, ne les eût empêchés de découvrir ses traces et forcés de retourner, sur leurs pas.

Après six jours de dangers, de fatigues et de privations, M. Spolding put revoir sa famille, à sa mission des Nez-Perçés, comme vous l'avez vu dans sa lettre à Monseigneur Blanchet, qui a été publiée sur l'Orégon Spectator. Ce fut un mouvement de jouissance pour moi que celui où j'appris que M. Spolding était en lieu de sûreté. Je remerciai Dieu sincèrement d'avoir bien voulu se servir de moi pour sauver la vie d'un de mes semblables, au péril de la mienne.

Quelques jours après, nous reçûmes à la mission, un exprès du fort, qui nous annonça que notre vie était en danger de la part d'un certain nombre de Sauvages qui ne pouvaient me pardonner de leur avoir dérobé leur victime. Et c'est la seule raison du danger que je craignais de la part des Sauvages, qui m'empêcha de retourner moi-même à la maison des veuves, comme je leur avais promis, et pour laquelle je me contentai de leur envoyer mon inter, etc.

Vous connaissez, Monsieur, les circonstances des événements qui prirent place ensuite : le meurtre des deux malades qu'on arracha brutalement de leur lit, pour leur couper la gorge ; le meurtre du jeune Américain qui venait du moulin, l'heureuse fortune des autres Américains du moulin, qui doivent leur salut à un seul Sauvage, pendant que les autres voulaient les tuer ; le déshonneur des trois jeunes filles : la lettre de M. Spolding à Monseigneur, qui donna lieu à l'Assemblée des chefs qui se tient à la mission et dans laquelle on demanda la paix ; l'arrivée de M. Ogden à Walla Walla est la délivrance des captifs.

Tels sont, Monsieur, les faits et les circonstances relatifs au déplorable événement, dont la relation m'a paru de nature à vous intéresser davantage. Je suis heureux de la confiance que vous m'avez montrée, en me demandant cette relation, et je vous en remercie sincèrement. Je vous remercie surtout de m'avoir fourni par là l'occasion de vous faire avec franchise et candeur, l'exposé de ma conduite et de mes intentions dans les circonstances délicates où je me suis trouvé.

Agrez, Monsieur, l'assurance de la haute considération et du profond respect avec lesquels,

J'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble et obéissant serviteur

J. B. BROUILLET Prc. Mis-ionnaire.

Colonel Gilliam.

Les lecteurs seront, sans doute, heureux d'apprendre que la relation ci-dessus, a produit tout l'effet que l'auteur en désirait. On écrivit, du Camp, à M. Brouillet qu'elle avait été lue au milieu de la plus grande attention et applaudie de tout le monde.

(La suite des détails au N° prochain.)

CONTÉ DE MONTMORENCY.

Mercredi, dans le courant de l'après-midi, il y avait en circulation dans cette ville un rapport, qui allait à dire que l'Assemblée de Montmorency avait été nombreuse et que M. Cauchon avait eu le dessous. Ayant été aux informations nous apprîmes que ce rapport était venu par le télégraphe, de la part d'un officier du gouvernement descendu ces jours derniers à Québec. Il est étonnant de voir combien cet employé met d'activité à mettre en circulation toutes les bruits qui peuvent nuire au gouvernement qui le paie et aux appuis du ministère. Si nous avions un avis à lui donner, ce serait de se mettre un peu la main sur la conscience, et ensuite de voir ce qu'elle lui dirait de sa conduite.

Comme nous nous y attendions, les choses se sont passées tout autrement. Un correspondant nous écrit en effet que nous pouvons nous fier à la version du Spectator de Québec, et que cette assemblée a été pour les agitateurs une échafaudée de plus, et voilà tout.

Nous avons assisté, dit le Spectator, à une assemblée MONSTRE d'environ TRENTE ÉLECTEURS, soit xants ou soixante et dix ouïs [homers] de St. Roch et d'ailleurs commandés par M.M. Rhéaume, Aubin et autres, et quelques quinze ou vingt amis de M. Cauchon, assemblés qui s'est tenu hier [le 1er] au Château-Richer. On ne sutrait concevoir une plus misérable affaire. Vers une heure et demie, l'assemblée voulut se nommer un président, les clamours de part et d'autre étaient si grandes, et l'esprit de parti régnait si fort, qu'il s'écoula près de deux heures en vains efforts pour arranger la chose à l'amiable. Comme il était impossible de trouver un président qui pût plaire aux deux partis, un jeune homme se mit à lire des résolutions, mais il aurait aussi bien fait d'essayer de surmonter le bruit du Niagara, que de se faire entendre, au milieu de ces cris, des applaudissemens et des murmures qui parvenaient de toutes parts. Nous nous tenions à deux ou trois pieds de distance de ce politicien en em-bryon, et certainement nous ne pûmes entendre distinctement trois mots de ces résolutions. M. Cauchon monta sur l'estrade pour protester contre ces procédés, vls qu'il n'y avait pas de président à l'assemblée. On fit alors un mouvement pour le jeter hors de l'estrade, et il s'en suivit une attaque générale des loufers contre M. Cauchon et trois ou quatre de ses amis qui venaient de voler à son secours. Nous apprenons que plusieurs de ces loufers sont blessés grièvement [badly wounded], bien qu'ils fussent plus de soixante contre quatre ou cinq. M. Cauchon et ses amis se retirèrent sans aucun mal, après avoir laissé les marques de leurs mains et de leurs pieds sur leurs braves assaillants ! Nous ne vîmes pas M.M. Rhéaume, Aubin et les autres chefs participer personnellement à la bataille, mais ils étaient occupés en arrière, à donner des ordres et à exciter ces timides à des actes de valeur. Trois ou quatre magnifiques jarres de quelque chose de fort, que M. Rhéaume s'était procuré pour ses héros, ne contribuèrent pas peu à relever leur courage ; et si les 60 braves chevaliers qui, après avoir vu étendu sur le champ de bataille un quart de leur nombre, parvinrent à chasser quatre hommes de ce même champ de bataille, ne méritent pas et n'obtiennent pas la croix de la Légion d'honneur de Rhéaume et Aubin, on ne fera pas justice à l'habileté et à la bravoure ! C'est ainsi que s'est terminée cette assemblée monstrueuse du comté de Montmorency dont on parle depuis si longtemps.

Nous ne pouvons que regretter de semblables scènes dans le sein de nos campagnes. Mais Dieu merci ! nos bons cultivateurs n'y ont pris aucune part ! toute la honte en reste à ces agitateurs qui n'ont en vue que leur avancement personnel, et qui ne désirent que le bruit, le tumulte et la confusion. L'attaque dirigée contre M. Cauchon est vraiment peu